

FIGURES

Le mystère de la mode

Les gens rassemblés sont d'autant plus sévères sur les mœurs qu'on leur représente qu'ils le sont moins dans le particulier.

QUELLE FIGURE FAITES-VOUS?



UNE DES PLUS PUISSANTES FORMES DE L'INDUSTRIE, celle de la mode, malgré tant de renforts de consignes, d'évaluations, d'objurgations à porter ceci ou cela, n'ose plus même écrire le mot d'élégance. Seules les paraboles réitérées du luxe décontracté, sexy ou classieux viennent agiter leurs sempiternelles singeries évidemment démodées. Tel vagabond revêtu de guenilles aura dix fois plus l'air d'un prince que les parvenus affublés du « style » acheté dans des magasins. Non, ce qui se dégage d'une personne pour ce qu'elle est, ce qu'elle vit, se voit sur elle comme une invisible, secrète parure. L'industrie crache son ignominie quand elle escompte revendre aux humains dénaturés un semblant du lustre qu'ils ont abdiqué à jamais. Les malheureuses frusques au renouvellement endiablé, destituées de tout sens au même titre que le reste, ne peuvent guère conférer de l'existence, de la consistance, de la décence à ceux qui en sont démunis, que très précieusement.

DES DEUX plus hauts lieux de la mode, la France et l'Angleterre, on n'a jamais connu qu'une seule règle absolue : la mode est vulgaire. On ne la suit que pour se banaliser. LA MODE, il faut la devancer (et encore, d'une sérieuse enjambée) toujours dans la crainte hélas trop justifiée d'être rattrapé par elle et poussé à s'élancer plus avant, constamment. Fatigant. Quand le jeu devient lassant, on s'en écarte, de la mode, on s'habille soi, avec le seul risque, comme pour les horloges qui se sont éternisées de marquer encore l'heure deux fois par période. Ces instants passent vite, et on fait aussi bien de les ignorer. Comme les raz de marée populaciers, il suffit de se décaler du ravage de quelques encablures pour échapper au pire du désastre. Depuis des décennies aujourd'hui, le manège de la mode ranime ses rengaines périodiquement et ces mots d'ordre ne sont plus guère à redouter : ils ne sont que des épisodes sans arrière-plan, parodiques, de ce que furent les moments de la mode. En effet du temps de son existence, la mode était représentation, mise à la rue et aux salons, d'avis et d'attitudes, de positions. On s'habillait comme ça pour marquer cette idée-ci ou celle-là. Et cela pouvait prendre des accents inattendus, provocants — mais surtout amusants et toniques. Ces aspects que prit la mode cor-

respondent désormais, comme dans tant de domaines, à des silhouettes historiques qu'on réédite, décompose et réassemble pour n'en faire que des panoplies creuses et stériles. Dont personne ne peut plus guère imaginer qu'il fallut quelqu'un pour les inventer, pour les faire sortir du néant du jour au lendemain.

NOUS? NUS!

La mode correspond aujourd'hui à ce qu'on appelle des options de personnalité, c'est-à-dire un équivalent des arômes dans l'industrie alimentaire. Avec deux tendances qui s'affirment, se décaient toujours plus caricaturalement : Classique-strict, ou moderne-éclaté, sexy. On a le choix, on est libre, personne ne vous empêche d'être l'un ou l'autre. On y sent la description lourdingue d'une alternance parlementaire pas très joueuse, ni très inventive. D'une tyrannie qui se croit maline en n'imposant pas un seul modèle, mais deux. Bonnet blanc ou blanc bonnet, choisis ton camp. La mode, lorsqu'elle existait sur le mode vivant, exploitait sans vergogne les silhouettes libres de la rue. Elle les captait, les adaptait, puis en vint à les exploiter industriellement, pour travestir des hordes de poupées sans visage en humains plus ou moins convaincants. Sans doute fut-elle parfois vraiment inventive, mais très exceptionnellement; pour le reste elle est voleuse, fausse, vendue au pire appétit, celui du chic sans le choc. Dans ces temps-là, se lancer dans la rue sous une apparence était une façon de vouloir conquérir l'opinion. « Lancer une mode », des personnes le firent. C'était une affaire morale, matière à bouleversements et à polémiques. Mais bien vite la prédation de la mode se fit sentir. On vit de futurs stylistes à renom frémuer les défilés des écoles de mode le carnet de croquis à la main, effrontément. Sortir dans la rue avec une petite idée sur le dos était l'assuran-

ce d'être scanné et surscanné par dix mille paires d'yeux tapies dans les voitures, les bus, et jusqu'aux rames de métro, pour finir en saucisson pendu dans la prochaine boutique de prêt-à-prouter ou de prout-à-porter, voire de prout-à-prouter. La méfiance s'installa au même rythme que l'avachissement de l'inspiration... La nature est bien faite! Et plus les photographes proliférèrent par les rues, et plus les bons sujets de photographie disparurent. Les Anglais furent les premiers il y a une dizaine d'années, à promulguer le « non-look », la mode éternelle, toujours jeune et identique à elle-même, n'exhibant plus que des différences de qualité. Bref, de frie. Tout le monde s'habillait pareil, avec une ségrégation instaurée par le plus ou moins d'étoffe. Ça devenait impossible de ramasser les nouveaux trends à même la rue pour envoyer le modèle à l'usine, il n'y en avait plus. Ce fut la fin — et le début de l'autoroute de la mort à 6 voies vers une éternité de produits de mode. La mode éternelle, perpétuelle, le renouvellement continu. D'où ce sentiment étrange, avec la mode comme avec la consommation dans son ensemble, que tout le monde partage, d'être au paradis. Et aussi en enfer... Enfin un sentiment d'être arrivé, d'y être arrivé, à l'apocalypse! Certes, ça n'a pas l'apparence à laquelle on s'attendait. On n'avait pas compris... Les anges ont trompé, tout le monde a cru que c'était un

orage ou le 14 juillet! Mais ça y était, on était au bord de la falaise. La terre était bien plate finalement, en voyageant suffisamment longtemps, on arrivait au bout.

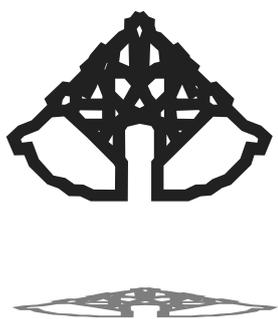


Plus de mode sans doute puisque trop de mode et son impossible éveil. Partout la convention et son revers, l'excentricité. L'uniforme et le déguisement, l'accoutrement. Dans cet horizon, ce triomphe de l'ordinaire et la prolifération de l'indifférent, on sent l'émergence formidable de la personne. En effet le vêtement n'existe pas et n'a jamais existé, il ne peut donc pas périr. Seule la personne advient, ce qu'elle porte ou ce qui émane d'elle, un décor, un objet, une parole, ne sont que des détails qu'il serait absurde de distinguer d'elle. Rien de plus humiliant pour une femme que d'être félicitée pour une robe ou pour un chapeau; si ces choses se détachent d'elle, elle n'est plus rien que ce qu'elle doit à ceux qui la mettent en scène; elle n'est plus alors qu'une

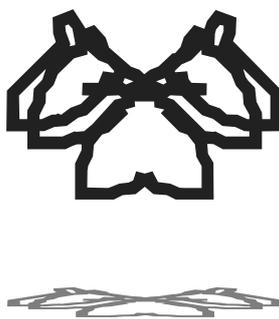
silhouette, une figurante. Rien de moins flatteur. Si la mode a pris cette envergure commerciale qu'on lui a vu ces dernières années, ce n'est que par appauvrissement de la personne et la nécessité de la farder toujours et encore davantage, de la masquer, draper. Vainement. Le vêtement qui se voit, n'est plus qu'une parure qui a gagné son autonomie et qui souligne le caractère falot de qui le porte. Mannequin de vitrine, cintre, porte-manteau : voilà ce qui reste de toutes ces sous-fashion-victims. Certains êtres peuvent tout porter. Tout les flatte, ils arrachent tout. Ceux-là connaissent un secret pourtant mal gardé : il faut être devant ses vêtements, en avant de ses gestes et de ses paroles, et même en avant de soi. C'est le mystère d'une certaine légèreté française, que d'aller jusqu'à habiller ses propres vêtements! C'est d'une futilité très profonde, très polie. On peut y trouver beaucoup d'insignifiance vaine, de superficialité et on aurait tort. C'est la seule prouesse qu'un individu doit accomplir pour lui-même et pour le monde... c'est une délicatesse. La disparition de la mode et des arts d'embellissement a mis fin au luxe et à la sophistication tels que les commerçants pouvaient les fournir. Pas tout à fait cependant, et là est la drôlerie! Les boutiques n'ont pas cessé, bien au contraire, de regorger de merveilles ouvragées par une technologie moderne déchaînée en d'incroyables

prouesses et tours de force. Mais plus que jamais les acquérir ne confère que de plus en plus difficilement le prestige du goût. La loi de la personne s'érige toujours plus souveraine : Les préoccupations trop calculatrices retirent tout jeu à l'être et son apparence s'en ressent : on ne voit en lui qu'un piètre cauchemar, aussi enrubanné de mille richesses soit-il, il n'en résulte que platitude. Ce qui revêt de la dignité, ce qui est élégant, c'est l'insouciance et le jeu, seuls véritables luxes. Ces prestiges peuvent s'emparer de joyaux comme d'ordures et transformer l'un en l'autre à leur guise, c'est la souveraineté de l'individu... C'est une chose qu'on ne peut guère capturer et reproduire. La mode ne peut rien pour vraiment sauver de l'insignifiance qui n'est rien ni personne. Par contre une personne véritable peut tout saisir et briller de tout... c'est une règle plus que jamais en vigueur et qui survivra aux manigances déplorables de tous les faux apprêts. La futilité est chose sérieuse et exacte, elle ne se contrefait pas. Son apparente légèreté est sévère et implacable... des lois inconnues la régissent et la sanctionnent. L'illusion est l'empire d'une terrible vérité : l'apparence. Craignez la beauté! Et payez d'avoir voulu l'imiter, de la déchéance du plus précieux de vous! La mode ne peut plus rien pour nous. Nous sommes nus... C'est la grâce. Tout transparait sans apprêt... Rien de plus chic qu'un cadavre.

La roulotte pour aller dans le guépard



Toujours attendu avec moult impatience, le look final n'est assumé par aucun styliste, aussi « novateur » et provocateur soit-il : la culotte sale sur la tête, les cheveux pris dans la boue mêlée à des feuilles mortes et des tickets de supermarché, les jambes passées dans les bras d'une chemise ou d'un t-shirt dégageant largement pubis et fes-



se, sac de course en plastique fendu pour faire une tunique ceinturée du fil d'un écouteur de baladeur.... gants de vaisselle, sac à main taillé dans un flacon de lessive... boucles d'oreilles confectionnées avec des opercules de boîte de conserve; and so on. Même les couturiers punk avec leurs robes en viande n'auraient pas osé.

LE GUÉPARD
 le quéatre est une publication des presses de lassitude.
 INFO@LASSITUDE.FR
 LASSITUDE.FR
 GRATUIT FRANCE 2014 — XI

9 782372 210317